

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le Clézio aujourd'hui

André Berthiaume

Volume 24, Number 6 (144), December 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30347ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Berthiaume, A. (1982). Le Clézio aujourd'hui. *Liberté*, 24(6), 96–100.

ANDRÉ BERTHIAUME

LE CLÉZIO AUJOURD'HUI

Le Clézio a publié récemment chez Gallimard un recueil de nouvelles, *La Ronde et autres faits divers* (1982, 247 p.) et un roman d'envergure, *Désert* (1980, 411 p.) qui méritent notre attention et invitent à faire sommairement le point sur une œuvre qui se situe à l'écart des modes, qui peut agacer par son anti-intellectualisme notoire, sa vision quelque peu manichéenne du monde, ses longueurs, mais qui néanmoins fait entendre une voix authentique et, me semble-t-il, indispensable.

La Ronde montre d'abord la fidélité de Le Clézio à l'espace méditerranéen. Dans ce décor à la fois splendide et cruel, dans la ville hostile, souvent représentée par les policiers, évoluent des personnages solitaires, inquiétants, des enfants, des adolescents, des parias. Le Clézio brosse dans onze «faits divers» un tableau émouvant, parfois éprouvant, de différentes formes d'inadaptation ou d'exploitation. Une adolescente en vélomoteur qui s'empare d'un sac à main, une femme qui accouche seule dans une caravane, un évadé de prison poursuivi dans la montagne, une jeune fille violée par des motocyclistes, une autre délogée d'un théâtre abandonné par les

démolisseurs, un immigré clandestin prisonnier d'une carrière calcaire... Le Clézio décrit avec compassion les espoirs, les craintes, les rancœurs de ces êtres qui sont écrasés ou rejetés par la société, qui partent, errent, chapardent, traversent une frontière, une montagne: on se retrouve soi-même dans les sommets, sur les plateaux, *en haut*, tandis que l'oppression sévit *en bas*. Tous les personnages ont aussi en commun d'aimer le soleil, le ciel, la mer. Le Clézio parcourt un univers où les sensations sont primordiales: l'auteur de *L'Extase matérielle* (1966) excelle à décrire les effets du vent, de la poussière, du froid ou du soleil sur le corps, l'intimité du personnage avec un animal ou un décor nu, aride, silencieux, austère.

La révolte exacerbée d'Adam Pollo, personnage principal du *Procès-verbal* (1963), a pris depuis quelque vingt ans une forme plus concrète, plus incarnée socialement. Le Clézio s'attache maintenant à décrire la solitude, les souffrances des laissés-pour-compte comme les travailleurs immigrés; on pourrait dire qu'il est passé d'une vision lyrico-parodique à une solidarité profonde avec «tous ces Vendredi dépêchés vers nous par le tiers monde», suivant l'expression de Michel Tournier. La portée sociale des récits de Le Clézio s'est donc affirmée en même temps que disparaissaient les artifices d'écriture qui ont pendant un moment — et par inadvertance — apparenté cette œuvre au nouveau roman. La facture des onze nouvelles est tout à fait classique, l'écriture coule de source, précise, lumineuse, sans fard.

Désert, le dernier roman de Le Clézio, raconte l'histoire de Lalla, descendante des «hommes bleus» massacrés avec d'autres à Agadir en 1912. La jeune fille habite un bidonville marocain avec sa tante Aamma et ses cousins. Elle est fascinée par le désert — et ses légendes que raconte un vieux pêcheur. Le roman raconte d'abord le bonheur de cette «sauvage», malgré son extrême pauvreté, décrit son accord physique avec le soleil, la mer, le sable. Mais Lalla n'est pas seulement habitée par la nature, elle entend aussi

«la voix du guerrier».

La seconde partie amorce un changement de décor. Le Clézio raconte la vie quotidienne de Lalla dans un quartier misérable de Marseille où elle retrouve sa tante et partage le triste sort des immigrés, de cette multitude sombre et muette, opprimée et méprisée. Dans ses temps libres elle parcourt la ville, fascinante à plusieurs égards mais qui incarne à ses yeux «le mal», où règnent la misère et la violence.

Lalla accepte un travail abrutissant dans un hôtel minable, se lie avec un jeune gitan qui sera happé par un autobus au moment où il est poursuivi par les policiers. Elle fait enfin la rencontre d'un photographe qui rend célèbre son visage sur les couvertures de magazines, «le beau visage couleur de cuivre où la lumière glisse comme de l'eau». Mais l'appel du désert, des légendes, du sang ne la quitte pas. Un jour elle abandonne son photographe, traverse de nouveau la Méditerranée pour retrouver «la Cité des planches et du papier goudronné» et accoucher seule devant la mer, sous un figuier, comme autrefois sa propre mère.

En contrepoint à l'histoire contemporaine de Lalla, Le Clézio a intégré la chronique des nomades que les Français éliminèrent par les armes au début du siècle. Par delà le décalage temporel, la quête de Lalla est donc parallèle à la longue et suicidaire marche de ses ancêtres conduits par le vieux cheikh Ma el Aïnine. Le point de vue du jeune Nour prédomine dans ces séquences épiques : il partage les aspirations, les angoisses, les histoires des tribus qui traversent le désert implacable vers une terre promise au Nord.

Par le jeu des deux récits, le rapprochement de deux déserts, celui de sable, celui de béton, l'histoire de Lalla, dont le regard de métèque est impitoyable, trouve son explication lointaine, historique, dans une errance collective et un massacre. Le hasard a voulu qu'au moment où je lisais *Désert* je voie le film de Robert M. Young, *Alambrista*, qui raconte les épreuves des Mexicains immigrant clandestinement en

Californie pour travailler à la cueillette des fruits. Témoignages exemplaires sur l'exploitation de l'homme par l'homme, des deux côtés de l'Atlantique.

On retrouve dans *Désert* et *La Ronde* les thèmes chers à Le Clézio : solitude, errance, regard. L'auteur privilégie toujours la nature, le contact sensoriel avec les réalités fondamentales que sont l'eau, la lumière, l'air, le sable. Thématique qui vient en droite ligne de *Noces*, de *L'Étranger* ; c'est la même nature concrète, ensoleillée, méditerranéenne, celle aussi d'un Van Gogh, d'un Durrell. C'est par elle que la farouche et analphabète Lalla a été « instruite ».

Il y a chez Le Clézio la description sans cesse réitérée des éléments premiers. Je ne crois pas qu'un écrivain ait décrit la mer aussi souvent que lui. La contemplation de l'immensité marine est une constante de toute son œuvre. Le Clézio oppose la mer, la plage, la colline à la ville énervée, surchauffée, embrasée, polluée. Dans *Les Géants* (1973), le supermarché Hyperpolis longe la mer : deux espaces antinomiques, violemment contrastés, comme l'auteur les aime. La quête, la solitude, la marginalité de Lalla ou de Mondo, Petit Prince vagabondant dans un monde à la fois merveilleux et menaçant, mettent en évidence l'échec de la société moderne en regard de l'innocence perdue, de valeurs que Le Clézio juge essentielles et qu'il tente de retrouver au contact de civilisations moins esclaves de la productivité, de la rentabilité. D'où son intérêt pour des cultures différentes, ses séjours parmi les Indiens d'Amérique centrale. Et à mesure que les références à d'autres cultures se multipliaient, l'écriture de Le Clézio gagnait en transparence. Il faudrait aussi parler de son attachement à l'enfance, à son monde secret, à ses complexités particulières, qui l'ont rapproché d'un Réjean Ducharme.

L'écriture de *Désert* est dépouillée à l'extrême mais en même temps débordante, exubérante. Le Clézio dit avec justesse, sans prétention mais avec force, des vérités bonnes à entendre à l'époque des

bombes propres et de l'écart toujours grandissant entre pays riches et pauvres. Il y a un tel parti pris de simplicité chez Le Clézio qu'on a parfois l'impression de lire un conte pour enfants. Le fait est qu'il s'adresse à l'enfant qui est en nous. La prose délire moins que dans certaines œuvres antérieures mais les nombreuses répétitions créent un rythme incantatoire, témoin ce guerrier aveugle qui demande sans cesse au jeune Nour s'ils sont arrivés à destination. On aimerait incidemment que le romancier concentre parfois sa matière, retranche certaines redondances ou descriptions. En revanche, dans une nouvelle comme «Mondo» (1978) ou dans un recueil comme *La Ronde*, l'économie de moyens est admirable.

Les personnages de Le Clézio aiment beaucoup marcher, flâner, observer, fureter. La marche favorise le rassemblement de tout le corps; elle est respiration, rythme, mouvement de tout l'être, méditation, progression dans un espace extérieur et intérieur. Lire Le Clézio comme on marche au grand air.